

poser tout avec tant de mesure et de précision qu'une heure après avoir lancé l'eau dans le tuyau, on voyait la pulpe se déposer sur les cylindres en légères couches blanches comme les premières neiges d'automne.

Sans doute, ce n'est pas une de ces grandes pulperies que des capitalistes étrangers ont fait surgir de terre à coups de millions comme par exemple à Grand'Mère. Non, c'est une petite fabrique qui n'aura en tout que six meules, mais qui, grâce à l'intelligence avec laquelle tout a été arrangé, pourra donner de grands profits, vu le nombre d'ouvriers relativement petit qu'elle nécessite.

Cette pulperie est certainement pour M. Perron le meilleur brevet de mécanicien qu'il pouvait obtenir.

Elle est bien chère à ceux qui l'ont bâtie et même à ceux qui à l'origine, auraient voulu la débaucher. Elle fait honneur à ses propriétaires, à la paroisse de St-Dominique et à toute notre région. Elle sera un argument en faveur de ceux qui travaillent au développement de l'industrie canadienne, et un bâillon pour tous ceux qui, de quelque origine qu'ils soient, s'efforcent de déprécier le talent industriel et l'initiative des Canadiens français. La corporation dite : Cie de Pulpe de Jonquières est canadienne française pur sang, par ses actionnaires et par son capital. Elle n'est point formée de gens riches qui ont reçu de leurs pères leur pain tout cuit ; ni de gens qui ont fait dans l'industrie ou le commerce quelques milliers de piastres, ni de ceux qui en abritant sous le manteau de leur femme une partie de leurs propriétés ne risquent que leur nom. Elle est formée... j'hésite à le dire ; je suis sûr que nos compatriotes d'origine supérieure n'en croiront rien. Cette Compagnie est, dis-je, formée presque entièrement de cultivateurs de Jonquières qui à force de travail et d'économie sont parvenus à se créer une modeste aisance. Ils n'ont pas craint de risquer dans cette entreprise une grande partie de leur avoir. Ils ont malheureusement rencontré au début une certaine opposition. Cela s'explique ; on était convaincu qu'ils ne réussiraient pas. Des Canadiens ! Des habitants ! Allons donc ! On a essayé de diminuer leur crédit, mais si le nom diminuait, l'énergie augmentait, de sorte que le niveau de leurs ressources restait toujours le même. A présent tout va pour le mieux. La meule tourne en paix et l'on fait de très belle pulpe ; le village va grandir. Tout le monde est content. Il n'y a que M. le curé... il a peur que son église devienne trop étroite et même trop courte.

Qu'on vienne brailier maintenant que le cultivateur canadien est routinier et en arrière de son siècle. En trouverez-vous beaucoup d'habitants dans les autres provinces qui sans capital, n'ayant que la ferme qui fournit chaque année le pain de leur famille, se lanceront dans une telle entreprise ? Si l'on voulait faire le bilan des Canadiens français, comparer ce qu'ils étaient à ce qu'ils sont, ce qu'ils avaient à ce qu'ils ont, je crois que le dividen-

de de leur progrès, à tous les points de vue, ferait pâlir celui de n'importe quelle nationalité.

La Cie de pulpe de Jonquières a pour président M. Ed. Simard dont le talent d'homme d'affaires est assez connu, et pour gérant M. J. Perron qui a deux frères qui surveillent l'un le jour et l'autre la nuit, la confection de la pulpe. Ces deux derniers sont aussi deux forts mécaniciens qui pourront rendre de grands services à notre région, si l'industrie de la pulpe continue à se développer au nord des Laurentides.

Jusqu'à présent, on a pensé que pour faire un ponceau bien à plomb, poser un dormant d'équerre, enfin exécuter les moins bons travaux de charpenterie ou de mécanique il fallait un étranger, quelqu'un qui ne se fit pas comprendre des ouvriers travaillant sous ses ordres. Il est temps pour un grand nombre d'entre nous de se débarrasser de cette idée fixe. Il est temps que nous donnions aux nôtres l'avantage de montrer ce qu'ils sont et ce qu'ils peuvent faire.

Nous osons espérer que les frères Perron, qui pourraient avoir chez l'Uncle Sam un salaire très élevé, seront employés, de préférence aux ingénieurs étrangers, dans la construction des nombreuses pulperies que nous comptons bientôt dans nos belles vallées du Saguenay et du lac St-Jean.

BENJAMIN.

Le projet du Capitaine Bernier

Les Canadiens au Pôle Nord, tel devrait être actuellement le mot d'ordre de la presse. Ce royaume mystérieux du globe, objet de tant de recherches, est à nos portes ; nous n'avons, il semble, qu'un mouvement à faire pour y toucher, pour y planter au nom du Canada le drapeau de la province de Québec—alions-nous rester inactifs ? Allons-nous laisser avec une incurie incroyable, les Etats-Unis nous cerner complètement par le nord, contrôler peut-être toutes nos pêcheries et le commerce et de ces régions ? On pense bien, en effet, que la nation qui fera cette découverte ne se contentera pas d'occuper le point mathématique que l'on pourra établir comme en droit précis du pôle, mais qu'elle réclamera toutes les régions boréales, mers ou glaces qui sont restées jusqu'ici inexploitées. Nous nous aventurons peut-être en des questions un peu glaciales pour notre OISEAU-MOUCHE ; mais nous craignons que, pendant que les questions de clocher, de rivalités de races, d'ambitions personnelles et les intérêts particuliers nous paralysent, nos voisins, qui ont des vues politiques plus har-

dies et plus larges, n'arrivent à préparer facilement leur projet d'absorption du Canada. Ils s'emparent déjà de nos industries, s'introduisent dans nos principales compagnies de chemin de fer, encerclent le pays par l'Alaska et les mers du Nord ; s'ils arrivent les premiers au pôle, ils n'auront plus qu'à acheter Terre-Neuve, ou à l'attirer à eux, pour que le Canada soit totalement enclavé dans le territoire américain.

Mais ces réflexions font sans doute sourire un bon nombre de nos compatriotes. Soit, abandonnons les leur pour ce qu'elles valent. Il est au moins reconnu que la découverte du pôle fera faire un grand pas à la science, et reculera les limites des terres connues.

C'est une entreprise difficile, mais aussi elle est glorieuse, et la race canadienne est peut-être la mieux préparée pour la tenter sérieusement. Nous est avis que nous avons actuellement le seul homme qui ait chance d'y réussir.

Robuste, alerte, infatigable, marin habile, ayant à son crédit un record défiant toute concurrence, travailleur persévérant, esprit vif et observateur, ingénieux, inépuisable en ressources pour se tirer d'une situation difficile, audacieux avec calme, enthousiaste et calculé, possédant des connaissances maritimes et astronomiques suffisantes pour s'orienter parfaitement, rien à la besogne, exerçant sur les hommes qu'il commande une autorité complète, une sorte de fascination irrésistible, doué d'une énergie indomptable, le capitaine Bernier est bien qualifié pour être le découvreur du Pôle Nord.

Depuis quelques années il parle sans cesse de son projet. Ne se laissant arrêter par aucun refus, ni aucune rebuffade, il va, pour ainsi dire, de porte en porte, demandant les secours dont il a besoin pour son expédition.

Son patriotisme voudrait que la découverte fut faite au nom et pour la gloire de son pays.

Nous verrions avec une grande tristesse le Canada se désintéresser des propositions du patriotique capitaine, et nous faisons des vœux pour qu'il obtienne des puissants du jour l'argent nécessaire à la construction et à l'équipement du vaisseau qui doit porter